

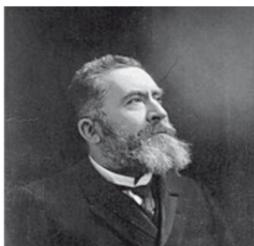
« Être radical, c'est aller à la racine des problèmes et à la hauteur des solutions »



Jaurès, les retraites et nous

Du 6 au 9 février 1910, le Parti socialiste, Section Française de l'Internationale Ouvrière (SFIO) tient son congrès à Nîmes, dans le Gard. Jaurès y intervient sur la loi sur les retraites ouvrières qui sera bientôt votée, début avril. Malgré l'insuffisance, l'hypocrisie de ce texte qui fixe le droit à la retraite à 65 ans (ce qui conduit à en priver 9 ouvriers sur 10 qui meurent avant cet âge), Jaurès en défend le principe : c'est une première avancée indispensable pour lutter ensuite en faveur de son amélioration. Extrait de son discours du 8 février :

Je vous demande d'appliquer à la loi des retraites cet effort de combat, cet effort d'amélioration. J'en ai dit les lacunes graves, je pourrais les signaler plus longuement encore, mais n'oubliez pas les avantages caractéristiques qu'elle offre. C'est d'abord, je le répète et je n'y insiste pas, la reconnaissance



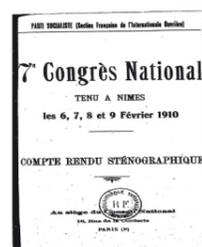
du principe de l'assurance. Entre l'assurance et l'assistance, même libéralement organisée, il y a un abîme. L'assisté, même quand la loi lui donne ce qu'il appelle un droit, est obligé de plaider pour avoir la réalisation de ce droit ; il faut que le vieillard de 70 ans démontre qu'il est indigent, et son indigence est évaluée arbitrairement par les pouvoirs locaux qui, tantôt amis, tantôt hostiles, font trop souvent de la question d'assistance un moyen de gouvernement préfectoral dont les maires ruraux se font trop souvent les instruments. Et puis, il faut que l'individu quémande, et dans son attitude

d'assisté, il sent encore peser sur ses épaules, courbées par le travail, le poids de la servitude sociale. Au contraire, l'assuré a un plein droit ; un droit absolu, un droit inconditionnel ; son titre est là, aussi certain que l'est pour les bourgeois, en période bourgeoise, le titre de rente. À l'âge fixé par la loi en vertu d'une table de mortalité publiquement calculée, et dont les résultats sont publics, il a le droit d'exiger, il exige, il reçoit un certain chiffre et il ne reçoit pas seulement un recours matériel, il reçoit un secours de dignité morale. (Applaudissements)

Et camarade ne vous y trompez pas (...) ce n'est pas à l'heure où il arrive à l'heure de la retraite, ce n'est pas seulement à 60, 65 ans, que le vieil ouvrier a ce réconfort, c'est quand il voit la suite de la vie. Aujourd'hui, quand l'ouvrier de 40 ans voit passer à côté de lui un vieux de 60 ans sans abri, sans travail, sans retraite, mendiant, importun et méprisé, tout à coup, même en pleine force, et surtout si sa force commence à déchoir, il se voit d'avance, comme dans un miroir sinistre, dans la figure flétrie de ce pauvre homme et il se dit : c'est comme cela que je serai dans quelques années, et il y a vers lui un reflux d'abjection (Vifs applaudissements). Dès demain, si vous le voulez, par le vote immédiat de la loi, et par l'effort d'amélioration que nous ferons tout de suite, dès demain, tous les vieux relèveront le front, et tous les jeunes, tous les hommes mûrs se diront du moins que la fin de la vie ne sera pas pour eux le fossé où se couche la bête aux abois... Eh bien, cela, c'est un résultat que nous ne devons pas ajourner. (Applaudissements)

(...) Les lois de protection ouvrière, outre leur effet immédiat, ont cet effet admirable d'aider précisément les ouvriers groupés à mieux revendiquer et à bien revendiquer. Et la loi même

des retraites ouvrières dont nous parlons en ce moment, n'aura pas seulement pour effet d'accroître – je ne dirai pas le bien-être – mais la sécurité, l'humble sécurité, la dignité des ouvriers ; elle accroît leur force de combat. Croyez-vous qu'en cas de grève, ce ne sera pas une chose excellente que la famille ouvrière, au lieu d'avoir, comme aujourd'hui, le vieux comme une charge en plus, ait le vieux assuré avec sa pension, qui même en temps de grève aidera le crédit de la famille? (Applaudissements)



Le 5 avril 1910, aussi critiquable soit-elle, la loi est votée. Un an plus tard, le 6 mai 1911, Jaurès revient dans l'Humanité sur le sujet et plaide, notamment, pour les 60 ans. Voici un court extrait de son article :

J'ai tenu à rappeler, en cette heure de trouble et de confusion, les décisions si fermes et si claires du Parti. Elles ne furent pas improvisées et hâtives. Jamais question ne fut discutée avec plus de soin que ne l'a été la question des retraites ouvrières et paysannes au Congrès de Nîmes. Jamais parti n'eût, en les discutant, un sens plus élevé de ses responsabilités. C'est à ces résolutions, si réfléchies et si sages, que nous nous conformerons jusqu'au bout, par respect pour la volonté de notre Parti et par l'effet d'une ardente conviction personnelle. Devant la force du vrai, persévérément démontré, les difficultés et les malentendus disparaîtront. Et si nous avons à

souffrir quelque temps de préventions aveugles, ce n'est pas la première fois que nous en avons affronté le risque dans l'intérêt supérieur de notre cause.

Le Parti socialiste ne nous a pas donné mandat de renverser la loi, d'en combattre ou d'en ajourner le fonctionnement. Il nous a donné mandat, au contraire, d'en hâter et d'en assurer l'application, mais en la corrigeant et perfectionnant. Et il a pris soin de marquer les points essentiels sur lesquels doit se porter notre effort. Il nous a demandé surtout d'abaisser à 60 ans l'entrée en jouissance de la retraite pour l'ensemble des salariés, de l'abaisser au dessous de 60 ans pour les salariés des industries particulièrement insalubres ou épuisantes comme la verrerie et de compléter l'assurance contre la vieillesse par l'assurance contre l'invalidité sans condition d'âge. Il nous a demandé aussi de développer, au profit des assurés la contribution de l'État.

Jean Jaurès

Avec nos vifs remerciements aux sites « Rallumer tous les soleils – Jaurès ou la nécessité du combat » <http://www.jaures.eu/> et « Gallica » de la BnF <https://gallica.bnf.fr/>



« La production de moyens est devenue la fin de notre existence »

Voici un court extrait de L'Obsolescence de l'Homme consacré à la bombe et au monde qu'elle révèle et accompagne. Le philosophe allemand Günther Anders (1902-1992) y traite de la question des moyens et des fins, pointant la façon dont leur interversion – « les moyens justifient les fins » – constitue le « mot d'ordre secret de notre époque ». La synthèse, aussi puissante que concise, est à lire, méditer et conserver, car on se situe effectivement au cœur (ou au plus profond...) de ce qui nous régit et nous aliène, tant sur le plan individuel que collectif.

Le processus de dégénérescence qu'a subi le couple conceptuel «moyen-fin» a été préparé de longue main (...). Quelles qu'aient pu être les phases de ce processus, moyen et fin sont aujourd'hui intervertis : la production de moyens est devenue la fin de notre existence. Il arrive souvent (et dans tous les pays, car cette évolution est générale) qu'on essaie de justifier l'existence de choses qui étaient

autrefois considérées comme des fins en montrant qu'elles peuvent être également être considérées comme des moyens et faire leurs preuves en tant que tels : comme des moyens assurant une fonction simplement hygiénique, par exemple, ou encore des moyens qui entraînent ou facilitent l'acquisition ou la production d'autres moyens. (Il en va ainsi des loisirs et de l'amour ; et même de la religion.) Bien qu'évidemment ironique, le titre du petit livre américain *Is sex necessary ?* est à cet égard symptomatique.

Ce qui ne se laisse pas identifier comme moyen se voit interdire l'accès à l'univers actuel des choses. Parce qu'elles ne sont pas des moyens, on considère que les fins sont sans finalité. En tout cas, les fins en tant que telles. Elles sont sans finalité mais peuvent aussi, comme nous l'avons dit, fonctionner comme des moyens. Et même parfois les moyens par excellence dans la mesure où elles se révèlent être de parfaites médiations pour les moyens proprement dits, de parfaites médiations pour les rendre vendables par exemple. La finalité de la fin peut très bien être aujourd'hui de faire office de moyen pour les moyens proprement dits. C'est un fait avéré dont la formulation n'est paradoxale que parce qu'il est lui-même un paradoxe.

Ce rôle de « moyen » devient particulièrement clair lorsqu'il s'agit de « fins ajoutées ». J'entends par là des fins que l'on assigne après coup aux choses pour leur attribuer leur juste place dans la communauté des moyens et donc, dans une certaine mesure, pour les « rendre présen-



tables ». Quand des chimistes obtiennent un nouveau dérivé, leur tâche consiste à lui trouver une fin et, au besoin, à lui en inventer une en créant de toutes pièces une demande. La finalité de cette nouvelle fin inventée de toutes pièces est de faire de la substance qui n'était au départ «bonne à rien» quelque chose qui ait sa place dans la communauté des moyens. Il ne doit pas y avoir de «choses en soi», seulement des moyens, fussent-ils seulement virtuels.

Il est évident que personne ne fait davantage obstruction aux intérêts du producteur de moyens que le critique qui non seulement refuse les moyens

produits mais refuse également la finalité en vue de laquelle ils sont produits. La liberté prétendument illimitée de la critique est en fait limitée de la façon la plus stricte à la critique de la plus ou moins bonne qualité d'un moyen. Il n'y a donc de critique que des moyens : il n'existe pas de critique des fins. Car la critique d'une fin perturberait la production du moyen qui sert à la réaliser et créerait un précédent extrêmement dangereux. En définitive, la finalité des fins consiste à procurer à la production des moyens sa raison d'être (...). Si cette raison d'être (...) était mise en doute par une critique des fins, c'est le principe de la sacro-sainte production de moyens qui serait attaqué en tant que tel. Autrement dit : les moyens justifient les fins.

Les moyens justifient les fins. Cette formule n'est ni une plaisanterie, ni une exagération philosophique. L'inversion de la douteuse devise est en réalité le mot d'ordre secret de notre époque. Elle dit bien dans quel contexte, prétendu moyen parmi les moyens, la bombe a vu le jour et dans lequel, nous, le monde effrayé, avons aperçu pour la première fois son aveuglante lumière.

Günther Anders

BIBLIOTHÈQUE RADICALE

Tours-Grenoble, la diagonale du vert

Vous êtes Tourangelle, Tourangeau ? Vous voulez savoir de quelle(s) politique(s) est fait votre présent ? Vous voulez comprendre l'avenir qu'on vous fabrique à Tours et alentours ? Alors n'hésitez pas un seul instant ! Courez lire « Le vide à moitié vert. La gauche rouge-verte au pouvoir : le cas de Grenoble », publié en 2021 par l'équipe du journal *Le Postillon*. Il ne coûte que 10 euros et on peut le trouver en librairie, le commander auprès des éditions *Le monde à l'envers* ou via le journal qui vaut franchement aussi qu'on s'y abonne.

Tonique et documenté, truffé d'humour et de sens, l'ouvrage synthétise et démystifie les 6 années (2014-2020) du premier mandat d'Eric Piolle (EELV) et de ses alliés de gauche dans la capitale iséroise. Si la gauche rouge-verte tourangelle rassemblée autour d'Emmanuel Denis (EELV) depuis 2020 n'est évidemment pas un simple décalque du cas grenoblois, on ne peut manquer d'être frappé par les ressemblances de part et d'autre de cette diagonale du vert. De la CSP d'origine des deux maires (l'un était ingénieur chez Hewlett-Packard, l'autre chez STMicroelectronics) au contenu de leurs programmes respectifs, de leur vitrine démocratique « participative » aux liens « co-construits » avec les multinationales, de l'accélération de la gentrification à une culture du pouvoir égocentrique, souriante et tartufe, le mimétisme est manifeste. Présent, résonant partout ou quasi partout. Jusqu'à ce titre du 12ème et dernier chapitre qui résume bien la commune tromperie : « Du Vert à moitié vide au vide à moitié vert ».

Un mimétisme présent partout ou quasi partout... S'il est un domaine de parfaite proximité, identité, c'est bien sûr celui, ô combien central, du langage. De l'éco-novlangue de bois pour être

plus précis. « Une langue, peut-on lire p. 66, qui a beaucoup énervé Pierre Lazare, un de nos contributeurs occasionnels. Presque à chacune de nos entrevues, il s'excitait : "non mais t'as vu la nouvelle vidéo de Piolle sur Facebook ? J'en peux plus de ses discours, de ses enchaînements de mots qui ne veulent plus rien dire". Alors pour le numéro 36, il a proposé au Postillon un générateur de discours. (...) Son utilisation est toute simple : vous alignez n'importe quels mots les uns à la suite des autres et vous êtes presque sûr d'obtenir un passage d'un discours de Piolle ou d'un de ses adjoints. ». Il n'y a ici rien à changer sinon Piolle par Denis et s'amuser ensuite avec ce générateur fort bien conçu :



Au total, c'est donc un livre de grande lucidité politique que nous offre *Le Postillon*. Car, par-delà tel ou tel exemple, ce qu'il nous aide à comprendre c'est combien, à Grenoble, Tours ou ailleurs, l'accession de ces nouveaux élus au pouvoir correspond au moins autant à une prise de conscience du problème écologique qu'à une nouvelle étape de la marchandisation capitaliste.

Pierre Bitoun

LES BRÈVES DU SATIRIQUE

Illimitation capitaliste

Le sac des désirs n'a pas de fond (proverbe japonais).

Retraites : la voix du Capital

Le 2 février 2023, Alain Minc était l'invité de Ruth Elkrief dans « Un œil sur le monde » sur LCI. Interrogé sur la réforme des retraites, il l'a joué comme à son habitude tout sourire et tout cynique, façon petit expert maître-chanteur :

«Je crois qu'il est inenvisageable qu'elle ne passe pas. Et pour une raison que le pouvoir n'ose pas dire ou ne peut pas dire. Pourquoi il faut faire cette réforme ? Nous avons 3000 milliards de dette. Le taux d'intérêt que nous payons est très proche de celui de l'Allemagne, ce qui est une espèce de bénédiction, peut-être imméritée. (...) Le marché, c'est un être primaire. S'il voit qu'on a changé l'âge, il considérera que la France demeure un pays sérieux. Vous allez me dire : c'est idiot. Peut-être, mais c'est comme ça. Quand on est débiteur de 3000 milliards on fait attention à ce que pense son créancier. Si aujourd'hui cette réforme n'avait pas lieu, si les taux d'intérêt français augmentaient à cause de ça, imaginez qu'1% de plus c'est sur 10 ans 150 milliards, on parle de ces choses-là, c'est-à-dire des moyens de payer les retraites, mais aussi de payer les salaires des fonctionnaires, les infirmières... Donc cette réforme a une portée symbolique à laquelle il faut accepter de céder, peu importe les concessions qu'il va falloir faire. Et comme le président de la République qui sait quand même ce que sont les règles du monde financier ne peut qu'être conscient de ça, il ne cédera pas. »

C'est fou comme ce genre de déclarations, ça donne encore plus envie de les faire céder et d'imposer, au-delà du retrait de leur projet, nos propres formes...

Question (de) classe

Sur Cnews, au cours de l'émission « La Parole aux Français » du 7 février 2023, un encravaté du plateau s'adresse à un cariste en duplex depuis Saint-Omer : « Je ne veux pas du tout contester ce que vous nous dites... mais en quoi conduire un chariot élévateur c'est un métier dur ? ».

Tours : cinémathèque ou gothèque ?

Du 25 au 28 novembre 2022, la Cinémathèque de Tours fêtait ses 50 ans. Une belle programmation, de passionnants invités (Costa-Gavras...), une organisation millimétrée sur 4 sites (les Studio, Salle Thélème, La Chapelle du Conservatoire, Galerie Veyssière). Pourtant, dans la brochure de 12 pages éditée pour l'occasion, il n'était fait aucune mention de l'équipe de la Cinémathèque. Ni noms, ni qualités, ni photos. Seules figuraient en page 2, juste au-dessus de la présentation de l'événement, les trombines tout sourire d'Emmanuel Denis, maire de Tours, et de Christophe Dupin, adjoint délégué à la Culture et aux droits culturels. C'est vrai qu'ils ont beaucoup œuvré pour ces 50 ans, bien davantage que : Agnès Torrens, directrice, Elsa Loncle, chargée de communication et de documentation, Corinne Bellan, chargée du secrétariat et du suivi financier. Et sexistes donc, en plus !

Gentrification universelle

Serait-ce, aussi, que nous vivions l'hamburgeoisement des centres-villes ?

Parole d'or

Méfiez-vous... Méfiez-vous... Méfiez-vous / Il est dur, rusé, sournois... le capital / Il vous passera la main dans le dos / Pour mieux vous passer la corde au cou (Jacques Prévert).